



HAL
open science

Idée d'une république philosophique. L'impossible utopie solaire de Cyrano

Guilhem Armand

► **To cite this version:**

Guilhem Armand. Idée d'une république philosophique. L'impossible utopie solaire de Cyrano. *Expressions*, 2005, 25, pp.63-80. hal-02406717

HAL Id: hal-02406717

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02406717v1>

Submitted on 12 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

IDÉE D'UNE RÉPUBLIQUE PHILOSOPHIQUE

L'impossible utopie solaire de Cyrano

Guilhem ARMAND

Lycée Georges-Brassens, Saint-Denis

Résumé. – La critique cyranienne s'est souvent penchée sur les rapports qu'entretient *L'Autre Monde* avec l'utopie, pour conclure, la plupart du temps, que ce récit de voyage n'en est pas une. C'est oublier la destination finale du héros-voyageur : la Province des Philosophes, lieu idéal qui réunit les penseurs favoris de Cyrano, mais où le voyageur n'arrive pas à cause de l'inachèvement du récit. La relation du second volet de ce récit avec *La Cité du Soleil*, utopie célèbre, invite à renouveler une analyse de la part de l'utopie dans la création de cet espace imaginaire, qui n'existe dans le texte qu'au futur : on y va. Cette dimension projective de l'espace correspond en tous points au projet utopique.

Abstract. – Critics have often analysed the relation between Cyrano's Autre Monde and utopia, and most of the time concluded that this traveller's account was not one. But we must not forget the hero's final destination: the "Province des Philosophes", ideal place where author's favourite freethinkers live together. But Dyrcona does not succeed in arriving there: the book is unfinished. The second part of the text is clearly bound to Campanella's famous utopia : Civitas Solis. This link invites us to renew our analyse of utopia's function in the creation of the "Province des Philosophes", imaginary place that does not really exist in the text, except as a project and the projective dimension is a constitutive part of every utopias.

L'*Autre Monde* s'apparente assez clairement au voyage imaginaire, et, malgré la liaison étroite qu'entretient ce genre avec l'utopie narrative, on ne peut pas parler à propos de l'œuvre de Cyrano de Bergerac d'utopie¹. En effet, aucun modèle politique n'est proposé au lecteur dans cette œuvre qui s'attache principalement aux grandes questions de théologie, de science et de philosophie.

1. Pour une définition de l'utopie comme genre littéraire, nous renvoyons à l'ouvrage de J.-M. Racault, *L'Utopie narrative*. En 1648, date supposée de la rédaction de *L'Autre Monde*, l'utopie classique n'est pas encore constituée comme genre. Diverses études se sont attachées à déterminer les rapports entre l'œuvre de Cyrano et l'utopie, mais pas en tant qu'utopie sociale. Citons entre autres : M. Calle-Gruber, « Au non-lieu du texte : l'utopie de Cyrano de Bergerac », Dinah Ribard qui, dans « L'utopie

Le héros-voyageur traverse de nombreuses régions – républiques ou royaumes – en particulier sur le Soleil, dans le second volet. Mais les différents épisodes auxquels donnent lieu toutes ces étapes ont le plus souvent une valeur allégorique. Ainsi, la rencontre avec le « petit peuple » du Soleil permet de donner à voir, par un effet de grossissement fabuleux, la vie des atomes. L'épisode vaut alors pour une fable illustrant² les différentes théories de la matière, qui sont l'objet de nombreux débats, notamment dans le premier volet. L'intérêt des différentes rencontres de *L'Autre Monde* n'est pratiquement jamais dans la découverte d'une société autre, qui pourrait servir d'exemple. Bien au contraire, lorsque la société rencontrée par le héros-voyageur fait l'objet d'une attention particulière, comme c'est le cas pour les Sélénites et les Oiseaux, elle constitue un contre-exemple sur le mode du *mundus inversus* : reflets inversés de la société terrestre, elle permet une mise en accusation de l'intolérance terrestre. Les Sélénites et les Oiseaux répondent à l'anthropocentrisme respectivement par le sélénocentrisme et l'ornythocentrisme.

Cependant, vers la fin du récit, Dyrcona rencontre Campanella ; la présence de ce personnage, dont l'œuvre constitue un hypotexte majeur de *L'Autre Monde*, évoque immédiatement au lecteur averti *La Cité du Soleil, ou Idée d'une république philosophique*, écrite vers 1613. Le rapprochement entre le nom de la cité utopique et l'astre sur lequel déambulent les deux personnages, ainsi que le rôle de guide que l'auteur assigne au philosophe calabrais, suggèrent une filiation entre les deux textes : *L'Autre Monde* pourrait être en partie une réécriture de *La Cité du Soleil*.

Nous verrons en effet que, dans le texte de Cyrano – qui rédigea, rappelons-le, nombre de mazarinades –, s'esquisse, de manière épisodique, une réflexion politique, par des ébauches d'utopies narratives dont la plupart – dans la deuxième moitié du second volet – semblent influencées par la lecture de Campanella.

D'autre part, l'auteur italien devenu personnage de fiction évoque un lieu qui pourrait s'avérer une utopie : il s'agit de la Province des Philosophes. Le philosophe calabrais et Dyrcona se dirigent vers cet espace mystérieux lors-

physique de Cyrano de Bergerac » s'intéresse aux pouvoirs de l'imagination réalisante (pour lui « l'opération utopique apparaît comme un exercice de hardiesse philosophique ») et c'est sous un angle semblable que Maria Susanne Seguin s'intéresse à la « quête utopique » de Cyrano dans « Raison et invention dans *Les Etats et Empires de la Lune et du Soleil* : du discours scientifique au discours littéraire ».

2. Au sujet des fables solaires illustrant des théories philosophiques, voir les travaux de J.C. Darmon, notamment « L'épicurisme et les fables du monde : remarques sur Gassendi et Cyrano ».

que l'œuvre s'achève brusquement. La Province des Philosophes n'aura pas été atteinte. Cette dernière destination du héros-voyageur pourrait-elle être, contrairement à toutes les autres, un espace utopique ?

Des esquisses d'utopies

Si aucune des contrées traversées par le héros-voyageur ne peut se donner à lire comme une utopie, nombre de ces régions, en revanche, possèdent quelques caractéristiques, sur le plan du mode de vie ou sur le plan proprement politique, qui les rapprochent des pays décrits dans les utopies narratives comme *Utopia* de Thomas More, ou *La Cité du Soleil* de Campanella.

Ainsi, la description de la société sélénite s'opère certes selon le procédé baroque du *mundus inversus* déjà exploité dans l'épisode du Paradis lunaire³, mais, comme dans celui-ci, la fonction de ce *topos* n'est pas seulement esthétique. Les Sélénites inversent en effet un certain nombre de valeurs par rapport à la norme que constitue la Terre : ils accordent davantage de respect aux jeunes qu'aux anciens et considèrent comme nobles les « parties honteuses », et comme ignoble le port de l'épée, « un instrument qui désigne un bourreau »⁴. Dans ce dernier exemple, on se rend vite compte que le procédé, bien que comique, sert à la fois une critique de la société de référence, et une réflexion sur ce que devraient être les valeurs fondamentales d'une société : l'arrivée d'un homme portant « pour médaille la figure d'un membre viril » permet au « Filz de l'hoste » d'esquisser à grands traits les vertus d'une société qui se fonde sur le fait qu'il n'y a rien « de plus glorieux que de donner la vie, et rien de plus infâme que de l'oster ». De même l'inversion du rapport entre les anciens et les jeunes donne lieu à un long discours sur l'importance de la jeunesse et de la génération qui n'est pas sans rappeler les théories (ici détournées de manière burlesque) de Campanella ou de More⁵.

Dans le second volet, les sociétés rencontrées sont bien plus nombreuses. Le « Petit Peuple » du Soleil, déjà évoqué dans l'introduction, peut être

3. Pour une analyse plus précise de cet épisode, voir l'article de Jean-Michel Racault, « La Bible travestie. Libertinage et parodie antichrétienne dans les littératures de l'ailleurs à l'âge classique ».

4. Cyrano de Bergerac (1977), *L'Autre Monde*, in : J. Prévot (éd.), *Oeuvres complètes*, Paris : Belin, p. 417. Nous renverrons désormais à cette édition sous le sigle AM.

5. Voir T. More, *Utopia*, livre II, notamment le chapitre « Des rapports mutuels entre les citoyens » ; et T. Campanella (1990) *La Cité du Soleil*, in F. Lacassin (éd.), *Voyages aux pays de Nulle part*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », pp. 245-250. Nous renverrons désormais à cette œuvre sous le sigle CS.

considéré aussi comme une allégorie politique puisqu'elle figure déjà l'Etat comme un corps : sous la direction du roi, les « Petits Hommes » se lancent dans un mouvement des plus harmonieux pour former « un jeune Homme [...], dont tous les membres estoient proportionnez avec une cimetrie où la perfection dans sa plus forte idée n'a jamais pu voler » (AM, p. 458). Cependant, Cyrano ne va pas plus loin et l'allégorie, qui s'inscrit dans l'image de la grande chaîne des êtres, semble avoir une portée plus physicienne (en rapport avec la théorie des atomes) que politique. D'autre part, l'« Histoire des Oiseaux » est souvent lue, elle aussi, sous le signe du renversement et de la critique de l'anthropocentrisme⁶. On peut néanmoins remarquer la précision avec laquelle est rapporté par le héros-narrateur en procès (qui devrait donc avoir d'autres préoccupations qu'« ethnologiques ») le système extrêmement hiérarchisé de cette société, et les raisons qui président à cette organisation politique. Par exemple, une pie explique ainsi leurs principes de gouvernement à Dyrcona :

« Pensiez-vous donc, dit-elle, que ce grand Aigle fut notre souverain ? C'est une imagination de vous autres Hommes, qui à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts, et aux plus cruels de vos compagnons, avez sotement crû, jugeant de toutes choses par vous, que l'Aigle nous devait commander.

Mais nostre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour nos Roys que les plus foibles, les plus doux, et les plus pacifiques ; encor les changeons-nous tous les six mois, et nous les prenons foibles, à moins que le moindre à qui ils auroient fait quelque tort, se pût venger de luy. Nous le choisissons doux afin qu'il ne haïsse ny ne se fasse haïr de personne ; et nous voulons qu'il soit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices. [...] » (AM, p. 469)

Le système de renouvellement et de contrôle de l'autorité suprême s'apparente, malgré l'usage du mot « Roy », à une république, dont les modèles sont nombreux, de Platon jusqu'à More (dans *Utopia*, excepté le Prince, les gouvernants sont renouvelés chaque année, et le système des institutions est organisé afin « d'empêcher le prince et les tranibores de conspirer ensemble contre la liberté, d'opprimer le peuple par des lois tyranniques, et de changer la forme du gouvernement » (*Utopia*, p. 152).

Plus loin, le héros-voyageur rencontre Campanella, l'auteur de la *Civitas Solis*. Celui-ci, avait déjà été mentionné à plusieurs reprises : par le Démon de Socrate, tout d'abord, qui se donnait comme l'inspirateur du *De Sensu rerum*, puis à travers des renvois plus ou moins explicites à cet ouvrage, dans

6. Cf. J. Prévot, *Cyrano de Bergerac romancier*, deuxième partie, chapitre 5 : « L'homme en procès », pp. 89 et sq.

les nombreux développements théoriques sur la nature des sensations notamment. Il peut être considéré à plus d'un titre comme la « figure tutélaire »⁷ du *Voyage dans le Soleil*, d'autant plus que ce volet de *L'Autre Monde* entretient de nombreux rapports avec *La Cité du Soleil*. En effet, dès l'arrivée du voyageur sur la macule, le petit habitant lui explique la génération des êtres vivants. Dans ce développement qui fait intervenir un grand nombre de références, on peut reconnaître l'hypotexte calabrais dans l'idée que la terre serait le principe femelle s'accordant avec le soleil, principe mâle : « les choses inférieures procèdent de deux principes, l'un mâle, l'autre femelle, le soleil et la terre, suivant eux » (CS, p. 270). Aussi, lorsque apparaît le personnage de Campanella, les théories de celui-ci sont-elles davantage convoquées – au sens étymologique du terme – dans l'intertexte cyranien, ce que facilite le rapprochement implicite entre l'astre visité par Dyrcona et le nom de la cité utopique de Campanella. La construction de l'image du soleil comme un « grand et parfait animal » (AM, p. 493), comme une sorte d'*anima mundi* par le personnage de Campanella est directement inspirée par la *Cité du Soleil*⁸, où cet astre est donné comme la figure de Dieu dans l'univers :

« [les Solariens] vénèrent le soleil par dessus tous les autres astres [...]. Ils reconnaissent et contemplent dieu sous la figure du soleil, qu'ils appellent son image, sa face et sa statue vivante, source par laquelle il déverse sur nous la lumière, la chaleur, la vie, la fécondité, en un mot, tous les biens. » (CS, p. 269)

À mesure que l'on avance dans l'œuvre, les références se font de plus en plus explicites : les deux personnages rencontrent une femme originaire du Royaume des Amoureux. Les lois dudit royaume s'inspirent directement des règles de la génération de *La Cité du Soleil*. La description du « noviciat d'amour » est une reprise de celle de l'accouplement dans l'utopie de Campanella :

« [...] hommes et femmes paraissent sans aucun vêtement, à la manière des Lacédémoniens, et les magistrats [du triumvir *Amour*] voient quels sont ceux qui, par leur conformation, sont plus ou moins aptes aux unions sexuelles, et dont les parties se conviennent réciproquement le mieux. » (CS, p. 248)

7. L'expression est de J. Prévot : Cyrano de Bergerac (1998), *L'Autre Monde*, in J. Prévot (éd.), *Les Libertins du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ». Sur l'influence de Campanella, nous renvoyons le lecteur aux abondantes annotations de cette édition.

8. Mais on retrouve aussi cette vision du monde chez de nombreux auteurs, de Plutarque à Cardan.

Le rôle des magistrats de la *Cité du Soleil* est le même que celui des « Médecins » du Royaume des Amoureux.

La femme rencontrée mentionne encore trois autres pays dont les noms sonnent eux aussi comme un programme utopique : la « République de Paix », la « République des Justes » et « le Royaume de Vérité ». Cependant, cités pêle-mêle dans le récit empreint de merveilleux du personnage, ces contrées s'apparentent davantage à des pays de conte de fées, à la manière de ceux que décrira Mlle de Lubert, quelques années plus tard dans le *Tecserion*. L'excès de modèles (bien qu'à peine évoqués) nuit en quelque sorte à l'idée même d'exemplarité⁹.

Il ne s'agit donc, à chaque fois, que de quelques ébauches d'utopies, ou de *topoi* utopiques travestis par le burlesque cyranien. Cependant, dès la rencontre du héros-narrateur et de Campanella, est évoquée la « Province des Philosophes », qui devient la destination des deux personnages.

La Province des Philosophes, *eu-topos*.

L'émerveillement du héros-narrateur en apprenant l'existence d'une « Province des Philosophes » permet d'ores et déjà de penser cet espace comme un lieu du bien, étymologiquement un espace utopique – *eu-topos* :

- « - Quoy, luy dis-je, il y a donc aussi des Philosophes dans le Soleil ?
- S'il y en a, répliqua le bon Homme, Oüy, certes, et ce sont les principaux habitans du Soleil, et ceux-là mesmes dont la renommée de vostre Monde a la bouche si pleine. » (AM, p. 492)

Cet enthousiasme si subit vient du goût qu'a Dyrcona pour la philosophie et les philosophes, seul trait de caractère véritablement constant du héros-narrateur. Tout au long de ce récit de voyage il a en effet fait allusion de manière explicite à de nombreux penseurs, qu'il ne se privait pas de citer. Notons d'ailleurs que, dès le début de l'œuvre, le héros fait allusion à Pythagore, Épicure, Démocrite, Copernic et Kepler pour justifier sa thèse de la réversibilité Terre-Lune.

Cet espace semble d'autant plus être un « lieu du bien » que d'autres personnages interviennent au milieu de la narration pour, d'une part accrédi-

9. B. Parmentier développe la même idée : « Les éléments signifiants sont emportés dans le flux d'une écriture qui, puisqu'elle ne marque jamais la "nuance du ridicule au sérieux", interdit au monde inventé de se constituer en monde parfait. Le texte se maintient ainsi avec fermeté dans une démarche proprement critique, sans jamais laisser s'établir ni doctrine de référence stable, ni idéalité descriptive » (Parmentier, 2004, p. 14).

son existence, et surtout mettre en avant la supériorité et l'exemplarité de cette province sur les autres. Ainsi, les deux amants originaires du « Royaume des Amoureux », qui viennent chercher chez les Philosophes une issue équitable à un différend de couple. Et, disent-ils, leurs nations s'avèrent impuissantes à régler leur problème – un comble pour un « Royaume des Amoureux » : « Le Sénat [...] nous a ordonné de nous venir présenter aux Philosophes, et plaider notre cause devant eux » (AM, p. 502).

L'espace vers lequel se dirigent les protagonistes apparaît clairement comme un point de référence exemplaire, même par rapport aux autres pays mentionnés, dont les noms évoquent aussi des utopies (la République de Paix, la République des Justes, le Royaume des Amoureux).

D'autre part, la localisation de cette province sur le Soleil a une forte valeur symbolique qui contribue à en faire un lieu positif. À toute la symbolique attachée à l'astre du jour, s'ajoute, dans le discours de Campanella, une théorie du Soleil perçu comme l'Âme du Monde :

« Les ames viennent par un principe de ressemblance se joindre à cette masse de lumière ; car ce Monde cy n'est formé d'autre chose que des esprits de tout ce qui meurt dans les orbes d'autour, comme sont Mercure, Venus, La Terre, Mars, Jupiter, et Saturne » (AM, p. 493).

Cette théorie, que J. Prévot nomme « l'héliozoïsme »¹⁰, permet de conférer à l'espace utopique une sorte de pureté spirituelle, qui rappelle – étonnement – l'astronomie aristotélicienne qui considérait l'espace supra-lunaire (et donc le Soleil) comme un lieu pur, non soumis à la corruption et à la génération. Cependant la pureté solaire provient justement du fait qu'il se forme à partir des autres planètes selon le principe de la génération. Il apparaît donc comme un « élixir », au sens alchimique du terme¹¹, comme le fruit d'une purification et d'une sélection de tout ce qui est « bien » dans « les orbes d'autour ». D'autre part, le Soleil, et en particulier la Province des Philosophes, est aussi le lieu de l'immortalité, une immortalité intégrale, c'est-à-dire non seulement de l'âme mais aussi du corps, pour les Philosophes, dont les esprits

« sans avoir rien contracté d'impur dans leur exil, arrivent tout entiers à la sphere du jour pour en estre habitans. [...] Ces ames de Philosophes sont tellement à l'égard des autres ames, ce que l'or, les diamans et les astres sont à

10. J. Prévot, éd. cit., p. 1080 n.9. Cette théorie va, en quelque sorte, à l'encontre de la théorie galiléenne de l'infini de l'univers que le héros-voyageur a appuyé à plusieurs reprises. Mais le discours du philosophe calabrais distingue soleil et Soleil.

11. Pour une analyse plus précise de la place de l'alchimie dans l'œuvre de Cyrano, voir D. Kahn, « L'alchimie dans *Les États et empires de la Lune et du Soleil* », et notamment p. 161 au sujet du de l'emploi du terme « élixir ».

l'égard des autres corps, qu'Epicure dans le Soleil est le mesme Epicure qui vivoit jadis sur la terre » (*AM*, p. 493).

Il s'agit plutôt d'une forme de métempsycose, semblable à celle des Pythagoriciens¹², puisque, comme en témoigne l'épisode de l'agonie d'un Philosophe, ces êtres meurent et ressuscitent. L'espace solaire devient ainsi un lieu paradisiaque, et la Province des Philosophes, en particulier, semble véritablement un « lieu du bien ».

Enfin, la Province des Philosophes n'est pas sans évoquer au lecteur cette autre utopie qu'est la République de Platon, mais en allant plus loin dans l'idéal, puisque les Philosophes ne constituent pas la classe dirigeante de la société décrite par Campanella, mais sont les habitants, les seuls occupants de l'espace utopique. Nous pouvons toutefois noter que, malgré cette parenté, l'utopie – si utopie il y a véritablement – n'est pas comme celle de Platon une utopie programmatique, mais bien une utopie narrative, en tant qu'elle prend place dans un récit de voyage : Campanella y est déjà allé, et il y retourne en compagnie du héros-voyageur. Le rôle de Campanella est ici celui du voyageur de l'utopie narrative traditionnelle qui « raconte » l'espace utopique, et il constitue en même temps une accréditation de son propre discours en tant qu'habitant de cet espace. Par un jeu de renvois intertextuels, Cyrano donne ainsi au personnage de Campanella un rôle semblable à celui du Génois de *La Cité du Soleil*.

Une société-modèle ?

Cependant, ces références sont ambiguës car elles ne sont pas dénuées d'ironie et Cyrano parodie ici le genre même de l'utopie sociale, et notamment celle de Campanella par un travestissement burlesque des lois de la génération exposées dans *La Cité du Soleil*. Ainsi les lois du Royaume des Amoureux donnent lieu à quelques allusions salaces¹³, qui vont à l'encontre du sérieux du genre utopique. Cette critique du genre entraîne une remise en

12. Cf. J. Prévot, éd. cit., p. 1090, n.1. Cette métempsycose fait écho, mais de manière encore plus poétique, à l'épisode d'anthropophagie lunaire du premier volet.

13. Notons, entre autres, une remarque du type : « À cause des excès d'amour trop continus qui nous affoiblissent nous avons besoin de repos » (*AM* 502), qui va à l'encontre de l'idée de prescription médicale et mesurée de l'acte de génération ; par d'autres aspects, le texte suggère, à l'inverse de Campanella, que l'acte prime sur le résultat qui devrait en découler.

question de la validité de l'espace utopique vers lequel se dirigent les personnages.

En outre, l'espace utopique porte en lui-même ses propres nuances ; il ne s'agit pas en effet, comme l'espérait Dyrcona, d'un endroit lumineux :

« Elle est plus ténébreuse que brillante, [dit Campanella], car comme nous sympathisons encore beaucoup avec la Terre notre pays natal, qui est opaque de sa nature, nous n'avons pas pu nous accommoder dans les régions de ce globe les plus éclairées » (*AM*, pp. 500-501).

L'utopie solaire est d'autant plus ambiguë qu'en tant que lieu de résurrection, elle s'apparente à un royaume des ombres, paradoxalement situé sur le soleil. Les Philosophes sont tous morts, et le voyage de Dyrcona devient une descente aux Enfers (sans connotation négative). De plus, cette société faite de morts, d'après un principe de sélection naturelle (les âmes des philosophes parmi toutes les autres), ne peut se donner comme un modèle à reproduire, ce qui est le but de l'utopie.

En outre, l'espace utopique est proprement un lieu qui n'existe pas : *ou-topos*, selon une autre acception de l'étymologie du mot. Mais, dans l'œuvre de Cyrano de Bergerac, l'espace utopique est réellement absent : objet des discours, il n'apparaît pas dans le récit. Si le discours de Campanella est bien une relation de voyage enchâssée dans celle de Je/Dyrcona, l'espace évoqué ne devient jamais objet de la narration, décor du premier récit de voyage : tout simplement parce que les deux voyageurs n'y sont pas arrivés lorsque s'achève *L'Autre Monde*. Il s'agit du seul espace évoqué dans l'œuvre qui ne suscite pas un épisode, ou une étape de ce récit de voyage : dans la relation de voyage, il s'agit donc d'un espace qui n'existe pas, sinon en tant que destination.

La province des Philosophes n'est d'ailleurs pas située géographiquement sur une carte solaire – mais c'est le cas de toutes les régions visitées par le héros-voyageur. Sa localisation, en tant que destination n'est déterminée que par rapport à une bipartition solaire assez floue entre régions opaques et régions lumineuses. Où est-elle ? Là vers où se dirige Campanella, dans une continuité de son cheminement. Or, si l'on considère les différentes régions visitées par les deux protagonistes – voire par Dyrcona seul – on constate qu'elles sont caractérisées par le merveilleux : chênes parlant grec, combat de la salamandre et de la remore, lacs et fleuves à l'image du cerveau humain, apparition d'un condor géant... autant d'étapes dont le caractère invraisemblable contamine l'espace utopique qui se dessine comme horizon de ce parcours. La localisation de l'espace utopique, qui n'est déjà pas scientifique-

ment vraisemblable – comme le fut la Terre australe pour Foigny et Veiras¹⁴ –, s’inscrit ainsi dans un univers fabuleux, donc faux.

Un lieu de rencontre

La Province des Philosophes est donc un espace assez ambigu qui ne respecte que trop les normes de l’utopie : lieu du bien, elle l’est assurément, mais le procédé de métempsycose qui permet ce bien est justement l’obstacle à ce qu’elle puisse faire figure de modèle ; et lieu qui n’existe pas, elle l’est excessivement, car contaminée par le caractère fabuleux des étapes du parcours au bout duquel elle s’inscrit. La Province des Philosophes met en scène un dépassement des normes de l’utopie avant l’heure, un excès cyranien qui fait de cet espace un lieu en quelque sorte « trop bien », « trop idéal », et un lieu exagérément invraisemblable. Et ce sont ces excès que nous allons maintenant essayer d’analyser et de comprendre.

Comme dans le genre à venir de l’utopie classique, cet espace mystérieux est principalement caractérisé par la société qui l’occupe, société d’ailleurs éponyme du lieu. Aussi l’intérêt des deux voyageurs ne porte-t-il pas sur le lieu lui-même, mais sur ses habitants. L’espace, destination floue sans doute vouée à rester indéterminée géographiquement, permet uniquement de mettre en valeur la réunion de personnages célèbres, les Philosophes.

Le motif du voyage de Dyrcona et de Campanella n’est pas en effet de visiter cette province mais plutôt de rencontrer des philosophes, et en premier lieu Descartes :

« L’impatience de voir un de ses amis, lequel estoit nouvellement arrivé, l’obligeoit à rompre son voyage. [...] Je reconnus par la suite de son discours, que cet Amy estoit ce fameux Philosophe de nostre temps Monsieur des Cartes, et qu’il ne se hastoit que pour le joindre » (*AM*, p. 494).

La visite du Soleil est ici secondaire par rapport à la rencontre du philosophe. La rencontre est dans *L’Autre Monde*, comme dans le roman picaresque, un ressort narratif primordial qui marque les différentes étapes du récit. Dyrcona rencontre Campanella, habitant de l’espace utopique, et le suit pour rencontrer Descartes, qui seul peut répondre à ses questions. Le motif du voyage en utopie n’est pas la visite d’un État exemplaire, mais la rencontre de personnages qui peuvent apporter des réponses. Les deux habitants du Royaume des Amoureux doivent aller dans cette province, eux aussi, pour trouver une réponse à travers une rencontre, comme le souligne Campanella :

14. Voir, à ce sujet, J.-M. Racault, *Nulle part et ses environs*.

« [...] il faut nécessairement que vous acheviez votre voyage ; car c'est à Socrate auquel on a confié la surintendance des mœurs, qu'appartient de vous juger » (*AM*, p. 503).

La Province des Philosophes devient donc – plus encore que les autres espaces de la narration – un lieu de rencontres, voire un espace de réunion : c'est l'assemblée de tous ces Philosophes qui motive l'existence de cet espace qui, en tant que lieu de résurrection, permet d'aller contre la géographie terrestre objective et le fil du temps (de l'histoire), deux vecteurs qui séparent en réalité les membres de cette société utopique, de cette utopie « infernale », pourrait-on dire¹⁵. Une utopie, certes, mais pas un modèle : les noms des différents auteurs cités en font plutôt un contre-modèle, une anti-norme, qui viendrait s'opposer à la norme scolastique décriée par Cyrano tout au long de l'œuvre. L'utopie cyranienne se construit donc selon un procédé de reflet inversé et suit la logique de l'affranchissement qui motive l'œuvre : au Monde figé et centré d'Aristote Cyrano oppose son *Autre Monde* décentré et en mouvement perpétuel, sur lequel il recrée une société paradoxale en tant qu'elle s'oppose à la norme (terrestre bien entendu).

En effet, pris individuellement, les habitants constituent chacun un contre-modèle de pensée par rapport à la norme aristotélicienne à laquelle s'attaque Cyrano tout au long de l'œuvre. Or, renversant la norme terrestre, Cyrano fait de ces auteurs-philosophes ses références. Aussi, plus que d'une société modèle, s'agit-il d'une pléiade de modèles autres réunis et constitués en société par Cyrano. L'utopie cyranienne prend alors un tour pour le moins original de la part d'un libertin, de quelqu'un qui tend à s'affranchir des normes : son entreprise d'affranchissement l'amène à constituer une autre norme.

Épicure, Campanella, Socrate, autant de noms cités afin de réfuter les thèses officielles, sont ici sur le point d'apparaître, non pas en tant que simples références, mais en tant que personnages. Épicure, premier habitant de la Province mentionné par Campanella, est d'ailleurs une des premières références citées par le héros-narrateur.

D'autre part, l'utopie implique une certaine cohésion sociale, une cohérence politique ; cette cohérence s'exprime ici à travers une certaine identité entre les philosophes. Plus qu'une identité de pensée artificielle, Cyrano met en scène un langage philosophique qui permet une véritable union des habitants. Tout autant que l'espace, le langage permet l'existence de la société, car il en est en quelque sorte le ciment. Bien plus qu'un simple moyen de

15. Aux modèles utopiques de cette Province des Philosophes s'ajoute celui – hérité de Lucien, tout comme l'idée d'un voyage imaginaire dans la Lune – du dialogue des morts.

communication, il permet la fusion des habitants en une seule unité ; Campanella le décrit ainsi :

« Nous pouvons toutefois par une vigoureuse contention de la volonté, nous rendre diafanes lors qu'il nous en prend envie ; et mesme la plus grande part des Philosophes ne parlent pas avec la langue ; mais quand ils veulent communiquer leur pensée [...] comme leur corps est alors diafane, on aperçoit à travers leur cerveau, ce dont ils se souviennent, ce qu'ils imaginent, ce qu'ils jugent ; et dans leur foye et leur coeur, ce qu'ils desirent et ce qu'ils resolvent [...]

Ainsi quand quelqu'un de nous veut découvrir à son amy l'affection qu'il luy porte, on apperçoit son coeur élaner des rayons jusque dans sa memoire, sur l'image de celui qu'il aime [...] » (AM, p. 501).

La lumière recherchée par Dyrcona est non pas une caractéristique de l'espace, ainsi que nous l'avons démontré précédemment, mais une caractéristique des habitants eux-mêmes et de leur langage, l'espace de la pensée. Le problème de la langue a été mainte fois souligné dans l'œuvre : Cyrano s'est plu à imaginer différents langages : chez les Sélénites, un langage musical et un autre gestuel, sur le Soleil une langue matrice, du Grec pour les chênes de Dodone... Mais ici, le langage, caractérisé par la transparence et la lumière est, d'une part, un langage de vérité, mais aussi et surtout le truchement, au double sens du terme, d'une fusion des individus, ainsi que l'analyse M. Laugaa :

« [...] intermédiaire à double titre, [la langue] véhicule le fantasme de son effacement ; l'universel de la langue ne serait alors qu'un état intermédiaire entre l'accident d'une pluralité et la saisie directe du vrai, dans la fusion des identités [...] »¹⁶

Et au début de la rencontre de Dyrcona et de Campanella, celui-ci contre-fait le héros-voyageur, l'imité dans une gesticulation plus subtile que celle des Sélénites, pour savoir ce qu'il pense. L'imitation, en remplaçant l'oralité, permet en quelque sorte ici la fusion des identités. À propos du langage dans *L'Autre Monde*, M. Alcover fait remarquer que le corps reste un intermédiaire¹⁷ ; cependant, rendu transparent, il devient le reflet de l'âme, ce qui, chez un matérialiste tel que Cyrano, correspond à une fusion de l'intermédiaire et du sujet, du signifiant et du signifié. Le langage oral, à l'inverse s'avère ou trompeur ou dangereux comme le montre le discours de la femme du Royaume des Amoureux où des expressions telles que « verser des torrents de larmes » (AM, p. 505) sont burlesquement prises au pied de la lettre.

16. M. Laugaa, « La langue de Dyrcona », 34/44, n° 7, 1980, p. 70.

17. M. Alcover, éd. cit., pp. CLXXXI-CLXXXIII.

Les individus ainsi que le langage s'effacent pour que n'existe plus que la Province des Philosophes, véritable « République des idées ». Et c'est cette fusion des identités qui autorise en quelque sorte Campanella à parler pour Descartes, à exposer ses théories, avant même que celui-ci n'apparaisse. Or il s'agit d'un système philosophique radicalement opposé au sien (le sensitivisme). Les deux philosophies se rejoignent d'une manière totalement artificielle ; reposant chacune sur certaines propriétés des atomes, elles s'apparentent à l'épicurisme : « Quoy qu'il fut epicurien », dit Campanella au sujet de Descartes. J.C. Darmon parle à ce sujet de « surimpression [des] deux types de figuration de la matière »¹⁸. Ainsi la fusion des identités permet la fusion des systèmes philosophiques.

L'utopie cyranienne, comme le suggérait déjà son appellation de « Province » (qui évite le choix politique entre royaume et république) est davantage une utopie de la pensée philosophique qu'une utopie politique. Elle répond ainsi à la définition de G. Benrekassa : « L'utopie classique propose un savoir et, ce qui n'est pas la même chose, elle tient la place d'un savoir ».

Et la société des philosophes commence paradoxalement à se former avant l'arrivée à destination. Le phénomène de réunion se déroule sous les yeux du lecteur. L'énumération purement verbale des habitants laisse la place à leur apparition dans le récit : Dyrcona, dernier maillon de la chaîne, se joint à Campanella, et tous deux rencontrent, à la fin du récit, Descartes. Trois personnages, presque une société. L'espace, caractérisé principalement par le phénomène de réunion qu'il engendre, est donc en train de se construire progressivement, sur la route. L'utopie cyranienne ne se déroule pas dans un endroit géographiquement délimité : elle ne le peut pas puisque son espace est celui de la pensée, comme le voyage imaginaire lui-même. Centrée sur la rencontre et la fusion des philosophes et des philosophies – à l'exception de la scolastique – cette utopie est, à la fin de l'œuvre, toujours en cours de construction : l'espace est donc aussi celui de la route qui, comme dans de nombreux romans libertins, est symbolique d'un cheminement de la pensée. Nous allons donc voir maintenant comment l'utopie de la Province des Philosophes, en tant que destination, se donne comme un des aboutissements possibles de la dynamique du récit de voyage de Cyrano.

18. J.C. Darmon : *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 1998, p. 256.

L'utopie cyranienne : une destination

L'espace de la Province des Philosophes, en cours de réalisation, est donc principalement caractérisé par l'idée de progression. Cet espace n'est pas une étape du récit de voyage : il n'existe pas à proprement parler car il ne s'agit jamais de là où l'on est, mais de là où l'on va. L'espace, toujours absent de la narration demeure une simple destination, un but : « Nous y allons », répètent sous plusieurs formes les protagonistes.

Il faut noter que c'est la deuxième fois dans tout ce récit de voyage que le héros-voyageur se fixe un but. La première fois, au début du récit, le narrateur, afin de prouver la thèse d'une réversibilité Terre/Lune, se décidait à accomplir un périple vers l'astre de la nuit. Mais ensuite Je/Dyrcona s'est laissé aller au gré des chemins, à la manière du héros picaresque : en réalité, il s'agit d'une errance, si l'on se rapporte aux trois modalités du déplacement à l'âge classique, « le voyage, l'errance et la promenade »¹⁹. Or à partir du moment où Dyrcona rencontre Campanella, l'errance devient une visite guidée du Soleil, une promenade, et se transforme ensuite en voyage lorsque la destination de la Province des Philosophes est mentionnée : « Vous pourrez bientôt converser avec eux [les philosophes], pourvu que vous ayez le courage de me suivre [...] » (AM, p. 492).

Le périple de Dyrcona est un passage de l'errance au voyage, de l'erreur à la vérité. L'errance à l'âge classique est en effet étroitement associée à l'idée de doute, voire d'erreur²⁰. Or il semble que l'errance soit le mode privilégié de déplacement du libertin, comme l'a montré M. Bénard dans son étude sur Théophile de Viau et Tristan L'Hermite : « L'errance [...] suggère une attitude de pensée en marge de la norme »²¹. Il s'agit ainsi de sortir des routes tracées pour se frayer un chemin personnel. Or la Province des Philosophes constitue, avons-nous dit, une norme fondée sur la marginalité, une anti-norme. L'espace utopique permet ici un nouveau renversement des *topoi* de l'écriture du voyage, possible au monde du Soleil, centre d'un univers qui

19. N. Doiron : *L'Art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Paris, Les Presses de l'Université de Laval, Klincksieck, 1995, p. 63 (M. Bénard, p. 31).

20. Platon définit ainsi l'ignorance : « [...] j'erre çà et là dans une incertitude sans fin » (*Hippias Majeur* 304 c).

21. M. Bénard : *La Libre Écriture dans Le page disgracié de Tristan L'Hermite et La Première Journée de Théophile de Viau*, mémoire de DEA, J.-M. Racault (dir.), Université de la Réunion, 1999, p. 31.

n'en a plus : « Le soleil est un monde qui n'a point de centre » (AM 455), observe Dyrcona en faisant ses premiers pas sur cet astre.

La destination que se fixe le héros à la fin de *L'Autre Monde* s'inscrit dans la continuité logique de ses pérégrinations antérieures, et ainsi le voyage prend véritablement un sens. Tout au long de l'œuvre, les dialogues mis en scène permettent la confrontation de différents systèmes de pensée, de divers philosophes, dans une interrogation incessante qui correspond à un besoin de vérité. Si les thèses aristotéliennes sont clairement réfutées, les différentes opinions philosophiques relevant du corpus libertin sont bien souvent en contradiction les unes avec les autres²². Et la contradiction n'est quasiment jamais levée, la synthèse appelée par la dialectique de l'œuvre n'arrive jamais, ainsi que le souligne J. Prévot :

« Thèse et antithèse ne se résolvent pas en synthèse, la dialectique demeure en suspens. C'est pourquoi le roman ne peut être lu que dans une perspective de polysémie. »²³

La Province des Philosophes, lieu de réunion et de fusion des différents philosophes appréciés par l'auteur, apparaît donc comme l'espace de la synthèse attendue après cette accumulation de théories qui constitue la philosophie de Cyrano :

« Accumulation dont je serais tenté de dire que c'est elle qui constitue comme telle la "philosophie" de Cyrano : non pas une philosophie qui se résume en une thèse ou une position déterminée, même pas, sans doute, la position terminale la plus hardie, mais une sorte de solidarité globale avec l'ensemble des attitudes novatrices présentes dans l'horizon culturel, en tant qu'elles peuvent être orientées vers le maximum de libération par rapport aux visions religieuses, théologiques et spiritualistes de l'univers. Sommatum qui [...] tente d'intégrer les données nouvelles de la science et des philosophies modernes, et qui est elle-même rendue possible par la dimension proprement littéraire d'une œuvre où, sous le couvert des effets du style et de la fiction, peuvent coexister différences et disparates. »²⁴

L'espace utopique, lieu de rencontre et de fusion des systèmes de pensée, se donne donc comme l'aboutissement attendu de la dialectique de l'œuvre : il s'agit en quelque sorte d'une utopie de la synthèse.

22. Les théories de la matière, notamment, foisonnent, et relèvent d'épistémologies diverses : sur ce point, voir J.-C. Darmon, *op.cit.*.

23. J. Prévot, *op. cit.*, p. 109.

24. O. Bloch (1985), p. 347.

Le parcours de Dyrcona, rythmé tout au long de ce récit de voyage par des allusions, des allégations, des citations, doit aboutir à la rencontre véritable des auteurs. Les discours des différents personnages sont la plupart du temps des discours « empruntés » : les locuteurs ne sont pour ainsi dire que des bouches qui permettent d'actualiser le contenu des livres – plutôt que de citer simplement. Ce procédé de dialogue permet de redonner vie aux livres, par le truchement d'une autre voix. On assiste ainsi à une forme de métempsychose des livres. Mais la virulence du discours du « filz de l'hoste » dans le premier volet, par exemple, n'est pas celle de Lucrèce dont ses propos sont fortement inspirés. La Province solaire des Philosophes, véritable espace de métempsychose, permet alors l'effacement du truchement – dans tous les sens du terme – au profit de la voix vraie... mais d'une voix que le lecteur ne pourra entendre.

Il s'agit, dans une optique de vérité, d'une part de remplacer la citation, le discours indirect par le discours direct, « la seconde main » par la première, et, d'autre part, de permettre l'expression de la polyphonie philosophique : non pas une cacophonie, mais une véritable symphonie solaire.

Ce vrai, vers lequel chemine le voyageur, vers lequel progresse l'œuvre, n'est jamais mis en scène. En effet, l'œuvre est inachevée, et le lecteur ne peut assister à ce qui semble s'apparenter à un dialogue des morts dans la tradition lucianique ; mais le pourrait-il, alors que le langage s'efface ? À cela on peut ajouter le fait que faire parler Descartes, une dizaine d'années seulement après sa mort constitue une véritable gageure tant littéraire que philosophique. L'inachèvement de l'œuvre nous apparaît donc comme un phénomène contingent non à une éventuelle panne d'inspiration, mais à l'Impossible auquel aboutit forcément la logique d'écriture de l'œuvre. Le récit de voyage de Cyrano, dans l'état dans lequel il nous est parvenu, ne donne pas de solution, n'exprime pas la synthèse, mais l'évoque, non seulement comme une utopie de la pensée, mais aussi et surtout comme le résultat d'un cheminement, une destination et un but, un idéal – sens moderne et dérivé du mot « utopie ».

Conclusion

La Province des Philosophes n'est pas un espace utopique au sens strict. Non délimitée géographiquement, moins encore que les autres étapes du voyage, elle est avant tout, plus qu'un espace imaginaire, un espace de la pensée. La rencontre des philosophes est, d'une certaine manière, l'allégorie d'une volonté de fusion des différents systèmes philosophiques dont ressortirait la

vérité par l'effacement des contradictions. Cette fusion passe par l'effacement des identités et de tous les intermédiaires, et notamment du truchement de la langue.

En outre, cet espace utopique se donne comme l'aboutissement du voyage de Je/Dyrcona, et se dessine lentement, progressivement sur la route, montrant ainsi que la recherche du vrai – ou de la synthèse : c'est la même chose chez Cyrano – est avant tout une démarche dans le sens le plus pragmatique du terme.

On a pu relever dans le texte une véritable tension entre parodie et aspiration sincère à un idéal, et c'est cette tension qui caractérise le projet d'utopie de Cyrano, et en justifie l'inaboutissement. Cyrano parvient à faire de la Province des Philosophes un véritable espace utopique : un espace qui, dans l'état actuel de l'œuvre, n'existe qu'en tant que destination, comme aboutissement d'une progression, d'une création en mouvement comme l'est la fiction cyranienne. Ainsi se résout l'aporie que constitue l'expression « espace utopique ».

À partir du moment où on y arrive, où on y est, l'espace utopique ne peut plus exister. Chez Cyrano, la Province des Philosophes, contre-modèle idéal, n'existe qu'au futur, ou dans le présent de l'imagination. Il s'agit d'un espace en devenir.

La définition de cet espace utopique solaire, liant le progrès et la lumière, présage en quelque sorte les Lumières du siècle suivant.

Bibliographie sélective

- ALCOVER Madeleine (1970), *La Pensée philosophique et scientifique de Cyrano de Bergerac*, Genève, Librairie Droz.
- BENREKASSA Georges (1976), « Le savoir de la fable et l'utopie du savoir : Textes utopiques et recueils politiques vers 1764-1788 », *Littérature*, « Lieux de l'utopie », n° 21, février.
- BLOCH Olivier (1985), « Cyrano et la philosophie », *XVII^e siècle*, n° 149, pp. 337-348.
- CALLE-GRUBER Mireille (1979), « Au non-lieu du texte : l'utopie de Cyrano de Bergerac », *XVII^e siècle*, n° 125, pp.349-357.
- CAMPANELLA Tommaso (1990), *La Cité du Soleil*, in F. Lacassin (éd.), *Voyages aux pays de Nulle part*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins » (1^{re} éd. : 1613).
- CYRANO DE BERGERAC Savinien de (1977), *L'Autre Monde*, in J. Prévot (éd.), *Œuvres complètes*, Paris, Belin, pp.351-507.

- CYRANO DE BERGERAC Savinien de (1998), *L'Autre Monde*, in : J. Prévot (éd.), *Les Libertins du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- CYRANO DE BERGERAC Savinien de (2004) *Les États et Empires de la Lune et du Soleil (avec le fragment de Physique)*, édition critique, texte établi par M. Alcover, Paris, Honoré Champion, « Champion classiques » (1^{re} éd. : 1661).
- DARMON Jean-Charles (1998), *Philosophie épicurienne et littérature au XVII^e siècle*, Paris, PUF, « Perspectives littéraires ».
- DARMON Jean-Charles (1994), « L'épicurisme et les fables du monde : remarques sur Gassendi et Cyrano », *Littératures classiques*, « La notion de monde au XVII^e siècle », n° 22, automne, pp. 87-125.
- LAUGAA Maurice (1980), « La langue de Dyrcona », *Trente-Quatre/Quarante-Quatre*, n° 7, pp. 69-80.
- MORE Thomas (1990), *Utopia*, in *Voyages aux pays de Nulle part*, Francis Lacassin (éd.), Paris, Robert Laffont, « Bouquins » (1^{re} éd. 1518).
- PARMENTIER Bérengère (éd.) (2004), *Lectures de Cyrano de Bergerac*, Presses Universitaires de Rennes.
- PRÉVOT Jacques (1977), *Cyrano de Bergerac, romancier*, Paris, Belin.
- RACAULT Jean-Michel (2003), *Nulle part et ses environs. Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique, 1657-1802*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Imago mundi ».
- RACAULT Jean-Michel (1991), *L'Utopie narrative en France et en Angleterre (1675-1761)*, Oxford, University of Oxford, *Studies on Voltaire*, 280.
- RACAULT Jean-Michel (1998), « La Bible travestie. Libertinage et parodie antichrétienne dans les littératures de l'ailleurs à l'âge classique », *Actes du colloque « Rire des dieux »*, Université de Clermont-Ferrand, février.
- RIBARD Dinah (2004), « L'utopie physique de Cyrano de Bergerac », Parmentier Bérengère (éd.), *Lectures de Cyrano de Bergerac*, Presses Universitaires de Rennes.
- SEGUIN Maria Susanne (2004), « Raison et invention dans *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* : du discours scientifique au discours littéraire », *Littératures classiques*, « Les États et empires de la Lune et du Soleil », n° 53, supplément, pp. 159-171.
- TUZET Hélène (1965), *Le Cosmos et l'imagination*, Librairie José Corti, Paris.